

Ne laissez pas vos vieux dans un mouiroir

On n'avait pas vraiment eu le choix. Je n'essaie pas de me justifier, mais depuis son accident c'était devenu compliqué de le laisser seul dans cette maison immense. Et puis il lui arrivait de plus en plus fréquemment de chuter et de ne pas pouvoir se relever. Parfois, il tombait au beau milieu de la nuit et appuyait frénétiquement sur son bracelet en "téléassistance" afin de nous prévenir qu'un malheur était advenu. Il n'est pas aisé d'accepter la déchéance d'un parent, de le voir diminué, en perte de sa dignité et de sa raison. C'était la conclusion à laquelle mes frères étaient arrivés quand nous nous étions réunis afin de prendre une décision, après l'une de ses énièmes chutes. Alors non, ça n'avait pas été facile de conclure qu'on devait le placer dans un mouiroir, où plutôt dans un "EHPAD" comme on dit pudiquement. Ça s'était fait d'un commun accord. On avait choisi un établissement à mi-chemin de nos maisons respectives et établi des visites à tour de rôle ; le lundi et le mercredi pour Olivier, le mardi et le jeudi le créneau d'Albert, le vendredi et le dimanche étaient pour moi. Ils avaient ajouté que je n'étais pas obligé de prendre part à tout ça, qu'ils comprendraient très bien si je n'avais pas la moindre envie d'entendre parler de lui après ce que j'avais subi. Après tout, c'est vrai. Pourquoi me serais-je occupé de lui alors qu'il ne l'avait jamais fait pour moi enfant ? Et j'étais là, assis autour d'un verre avec eux, à discuter de ce qu'on allait faire de lui. Je n'ai pourtant jamais manqué mon tour de visite, jamais prétexté avoir quelque chose d'urgent à faire pour me débarrasser de cette tâche, et quand bien même je l'aurais fait, mes frères ne m'en auraient pas tenu rigueur. En dépit du fait qu'il n'avait jamais été un père pour moi, en dépit de tout, je me sentais comme responsable de lui, je ne saurais dire pourquoi. Olivier m'a avoué qu'il ne comprenait pas comment je faisais et qu'il m'admirait en un sens, parce qu'il savait que lui aurait été incapable de pardonner s'il avait été traité de la sorte. Je répondais que je ne savais pas moi-même et que j'allais d'ailleurs certainement très vite le regretter.

La première fois que je suis allé lui rendre visite, je remarquai que le bâtiment était plutôt moderne et cossu, entouré de massifs harmonieusement fleuris. Bien que l'entrée soit accueillante, j'hésitais à sonner. Il y avait des années que je ne l'avais pas vu et je me demandais s'il allait réagir avec la même indifférence que d'habitude à mon égard ou s'il

m'avait tout simplement oublié. Je crois que cela m'était égal tout compte fait. Pour mes vingt-huit ans, je me souviens, j'ai voulu lui parler. J'ai eu besoin qu'il me dise pourquoi. Je ne pouvais plus vivre ainsi. Pourquoi avait-il fallu qu'il me rejette de la sorte ? Pourquoi pourrir la vie d'un de ses enfants et choyer les autres ? Pourquoi avait-il toujours été aussi dur avec moi ? La plupart du temps, il ne s'adressait à moi que pour les conventions et avec un mépris glacial que je ne lui connaissais que trop bien. Parfois, je ramassais les coups et les injures pour toute la fratrie. Il avait peu de gestes de tendresse envers ma défunte mère et mes frères, c'était l'époque qui le voulait, mais dès lors qu'il s'agissait de moi, c'était soit une déferlante de haine et de reproches, soit une indifférence totale. À toutes ces questions il n'a jamais pu répondre, car une fois sur le palier de la porte je n'ai pas eu le courage de frapper et j'ai tourné les talons après quelques minutes, me disant que je n'avais qu'à agir envers lui avec la même désaffection. Au moment d'entrer dans l'établissement, j'ai ressenti l'appréhension de mes vingt-huit ans. Mais je me suis raisonné. Il ne pourrait rien me faire maintenant qu'il était grabataire. Bien sûr, je me doutais qu'il serait encore assez en forme pour me cracher son venin et ses reproches, mais certainement plus avec la même cruauté. Albert m'avait prévenu qu'il avait beaucoup changé depuis son accident, il n'y avait qu'à espérer que ce soit en bien.

Quelle ne fut pas ma surprise quand je vis le visage de la réceptionniste s'éclairer à l'évocation de son nom. « Vous êtes Nicolas, le fils de Mr. Hans ?! Si vous saviez... il m'a tellement parlé de vous ! Oh, il va être si heureux de votre visite... Je préviens mes collègues, qu'on le fasse remonter dans sa chambre. » Je répondis que c'était inutile, que j'allais le faire moi-même et m'éloignai le plus rapidement possible pour masquer mon embarras et ma stupeur. Alors comme ça mon cher père était élogieux à mon propos ?! Quelle ruse mesquine mijotait-il encore afin de m'humilier ? Cette vieille vipère n'arrêterait donc jamais ses perfides manigances, même au plus bas de ses forces ! Ah, je savais bien que je n'aurais pas dû venir mais le laisser moisir dans son stupide mouvoir ! Sous l'emprise de la colère, j'avais sans m'en rendre compte atteint la salle commune où l'on entasse tous les vieux, et je m'en retrouvai déjà au beau milieu. Les pensionnaires me dévisageaient d'un regard vide, tassés dans leurs fauteuils. Soudain, un son qui provenait du fond de la salle attira mon attention, je me retournai et vis un petit bonhomme ratatiné me faire des signes enjoués. Il s'exclamait "C'est mon fils ! C'est lui, il est venu !" Je m'approchai, oui en effet, c'était bien lui, même si j'avais eu grand mal à le

reconnaître. Il ne restait rien de sa carrure imposante et intimidante, tout rabougri qu'il était, il ne m'inspirait plus ni peur ni dégoût. Il était joyeux, sentiment qu'il n'avait jamais exprimé auparavant mais qui lui allait étonnement bien. Il continuait à se vanter, s'adressant aux autres pensionnaires "Regardez, je ne vous avais pas menti ! Regardez comme il est beau ! Oh et puis, il est si attentionné avec son vieux père ! Nicolas, viens ici ! Viens que je t'embrasse !" L'œil vitreux de ses colocataires s'était animé et je les entendais marmonner de jalousie. Ça ne pouvait être qu'une vaste supercherie. Oui, mon père avait dû tout organiser avec ses nouveaux amis dans le but de m'humilier ! C'était certain. J'essayais tant bien que mal de retrouver mes esprits et empoignai le fauteuil roulant de mon père pour monter dans sa chambre et tenter d'obtenir des explications. Là, je m'assis en face de lui ; j'allais pouvoir le confronter à ses contradictions. Mais en regardant dans ses yeux, j'y vis une extrême candeur, quelque chose de si pur que cela ne lui ressemblait pas. S'agissait-il réellement de mon père ? Pourtant oui, c'était bien lui qui me souriait d'un sourire sincère que je ne lui avais jamais vu. Il me sortit de ma torpeur "Et bien ! Pourquoi tu ne me montres pas des photos de tes enfants ? Ta petite Anne, elle continue bien la danse classique ? Ma petite-fille chérie !" Stupéfait, je ne pus lui répondre, je ne soupçonnais même pas qu'il savait que j'avais des enfants ! "Ce qu'ils sont beaux tes petits ! Tu sais, des fois, ça va pas très fort ici, mais quand je regarde leur joli minois, ça me fait un bien fou. Comme un rayon de soleil." Il pointait du doigt un cadre au mur, dans lequel on pouvait voir toute ma petite famille parmi celles de mes frères. "Comme je suis heureux de te voir ! Tu m'as manqué. Dis, la prochaine fois, tu pourras emmener Mathieu et Anne ? Oh... et puis ta formidable épouse, si douce..." Alors là, c'est le pompon ! me dis-je. Lui qui avait traité ma "formidable épouse" de sorcière et d'ingrate ! C'était dingue. Je ne pouvais croire à ce qui était en train de se passer. Le père aimant dont j'avais toujours rêvé était là. Pour la première fois de ma vie, je le voyais heureux. Lui qui vivait dans la paranoïa, tous ses traits s'étaient maintenant adoucis. Ça lui va follement bien le bonheur !

Lauriane Falugi